

À propos de:

Éric VOEGELIN

Hitler et les Allemands (*The German University and the Order of German Society: A Reconsideration of Nazi Era*, 1990 & *Hitler and the Germans*, 1999), trad. Mira Köller et Dominique Séglaard, éd. du Seuil 2003 (cité ici sous **H**).

Günther ANDERS

L'obsolescence de l'homme (*Die Antiquiertheit des Menschen*, 1956), trad. Christophe David, éd. de l'Encyclopédie des nuisances/Ivrea 2002 (cité ici sous **O**)

La menace nucléaire (*Die atomare Drohung*, 1981), trad. Christophe David, éd. du Rocher/Le serpent à plumes 2006 (cité ici sous **M**).

Nous, fils d'Eichmann (*Wir Eichmannsöhne* 1988); trad. Sabine Cornille et Philippe Ivernel, éd. Payot & Rivages 2003 (cité ici sous **N**)

Sur la politique apolitique: deux veilleurs

Depuis que leurs allures s'affichent "mondiales" ou "globales", nos habitudes jadis appelées politiques souffrent d'une certaine dépolitisation. Nations Unies ou Grandes Puissances, Marché, État, Travail, Climat, Matières Premières, Spéculation: nous voici sommés de compter avec ces "nécessités historiques" réputées commander partout, en haut et en bas, de loin comme de près. Choix, décision, responsabilité et délibération, action même ne sont plus de mise: dépolitisation est le mot qui convient, si politique est écoute et parole, entente à peu près partagée au travers d'institutions faites justement pour ça, la lente mais persistante reconnaissance de ce que nous voulons, la correspondance entre nous.

Cette situation n'est certes pas nouvelle, et le monde n'est jamais allé sans une large part d'automatismes: besoins aveugles, désirs conformes, impuissance résignée, ignorance plus ou moins muette. "Fatalitas!" n'est pas seulement un mot de démission, c'est aussi celui de la vie courte, et des illusions trop brèves. Il faut bien vivre et mourir, et qui n'en voit pas la nécessité voit très bien ce qui fait qu'il peut la négliger.

La situation d'aujourd'hui semble pourtant accuser le trait un peu plus que de coutume. La ténacité, la constance, la durée, et surtout les moyens de plus en plus efficaces de nos automates les font voir toujours plus nus c'est-à-dire brutaux. La vie sociale suppose le travestissement, on s'en arrange: l'hypocrisie a quelque chose de sage, et même de juste. Mais avons-nous jamais si nettement vécu sous le régime non du travesti mais de la substitution sans reste? Il n'y a pas si longtemps quelqu'un pouvait encore déclarer¹ : *lorsque la réalité et les meurtres sont remplacés par des lieux communs idéologiques tels que "nécessité historique", alors l'ordre moral s'évanouit*. Depuis que s'est tellement répandue la coutume de substituer l'annonce aux faits, l'identité à l'entité, le stéréotype à la parole, la volonté aux actes, de tels propos semblent aujourd'hui nostalgie dépassée, vertu sympathique mais plus pour nous. Il faut "faire avec", dit-on, et composer avec ce nouveau monde total, aussi incomposé soit-il. Faulkner² déjà faisait dire à l'un de ses soutiers porte-parole: *C'est de savoir où nous allons maintenant, et comment, que nous devons nous tracasser*. Mais nous avons toujours autant de mal à savoir où nous allons, et tout "comment" est maintenant emporté avec l'expansion incessante de ce qui arrive sans tracasserie autre que le temps qu'il fait et qui passe sur nous mais sans nous comme un destin.

¹Éric Voegelin, leçons à l'université de Munich, 1964; **H**, p.249.

²**L'intrus** (*Intruder in the dust* 1948); trad. R.-N. Raimbault, éd. Gallimard NRF 1952, p.257.

Il est donc tentant de consulter des moments qui, quoiqu'ils l'aient précédée, ont entendu l'inquiétude actuelle de si près qu'on les croirait d'aujourd'hui. Il faut les choisir secrets, plus ou moins oubliés - les autres, les "bien connus", étant recouverts de cette onction qui, mieux que toute poussière, les protège de la difficile actualité. La paillette du "bien connu" s'y connaît en matière d'enterrement. Il n'en va peut-être pas de même avec ces deux auteurs et ces quelques livres dont la présentation même évoque quelque chose du présent: soit³ parce qu'il s'agit de *traces écrites - écho d'une parole donc, et non point écrit; translation d'un espace public à un autre, et non point "publication"*, soit⁴ parce que *c'est peu dire que Günther Anders est encore mal connu aujourd'hui en France*. L'accoutumance où nous sommes déforme ou informe bien la présence du présent en quelque chose comme ça: publique, et pas très bien connue - partout, mais sans qu'il soit facile de savoir comment ni pour quoi.

Proposons donc cet exercice en manière de reprise: de cinquante à vingt ans ont passé depuis l'écriture de ces textes - qu'ont-ils à faire avec nous? Le moins qu'on puisse dire est qu'une lecture même rapide persuade d'y revenir, d'entamer la discussion avec ce qui les fait discuter ou revenir - un problème que l'un pose comme *défi de la maîtrise du présent* et l'autre comme *fossé ouvert entre notre capacité de fabrication et notre capacité de représentation*. Martelées en leitmotiv tout au long de ces textes, ces interrogations sont nôtres, quelle que soit la différence - d'ailleurs très relative - de leurs applications (la complicité des Allemands avec le gouvernement nazi pour l'un, le règne de la consommation ou la menace atomique pour l'autre). La question pour nous n'est pas seulement la même, elle prend avec eux valeur d'expérience capable de nous faire accéder au propre de notre expérience. Comme si, avec eux, s'ouvrait un possible inattendu à l'heure où, dressés à nous attendre à tout en tremblant, nous avons du mal à mettre en place les morceaux du puzzle de l'expérience. S'ils ont su affronter à ce point - voyons comment, par quels tours ou détours - ce qui précisément nous interroge à une puissance devenue exponentielle, pourquoi pas nous, aujourd'hui?

Commençons donc par le terrain de cette politique dépolitisée, diagnostic de notre temps: c'est aussi le leur. *L'idée même de responsabilité se trouve profondément atteinte ou profondément pervertie*, préviennent les traducteurs de l'un⁵, tandis que l'autre ne se prive pas de relever les aspects plus ou moins masqués du devenir-*cliché* de cette même idée⁶. Or ni l'un ni l'autre, et de très loin, n'abandonnent pour autant toute l'affaire à une question de mots volés ou vidés de sens par l'effroyable machine à broyer d'une aliénation qui serait toute puissante. Première leçon, déjà, pour nous qui avons pourtant le regard toujours plus aiguisé l à - d e s s u s . À la quasi tradition inaugurée par Kraus et relayée par Klemperer (la méprise de la forme du langage révèle un mépris de fond, tueur de choses et de gens) ils ajoutent la voie des faits: on ne s'en tirera pas en décelant à l'infini les preuves cloutées de la crucifixion du bon sens ou du sens commun. Il ne suffit pas de tancer les mots d'un mal qu'il ne faut pas seulement nommer mais combattre.

³H, avertissement des traducteurs.

⁴N, préface des traducteurs, p.9. Comble d'ironie symbolique pour nous, Günther "Stern" (étoile), premier époux de la philosophe Hannah Arendt, a changé son nom en "Anders" (autre)...

⁵N, préface p.21.

⁶H, § 5 à 7.

Anders: exercices d'élongation morale

Le cas "Eichmann"

La reconnaissance de notre situation mondiale actuelle ne saurait représenter l'absolution de ceux qui ont succombé aux tentations. S'il est vrai que notre capacité de représentation et de responsabilité diminue, il n'est pas vrai que par là notre défaite morale soit automatiquement scellée: il existe, inhérente au choc de notre impuissance, une force qui nous avertit. Pas question, donc, de recouvrir encore une fois les choses de cette complaisance pour le péché qui passe aujourd'hui pour un mérite moral: l'idée poisseuse que nous sommes encore exposés à la tentation de coopérer avec le monstrueux, ou au danger de le co-subir. Nous ne sommes, en fin de compte, des fils d'Eichmann qu'au figuré, la preuve: le véritable fils d'Eichmann lui-même, à qui s'adresse Anders, conserve intacte sa capacité de mise en garde publique contre le monde d'Eichmann. On ne croit le bien ridicule que dans la même mesure qu'on croit le mal imposant; et le jour où il y aurait ainsi, par cette mise en garde, un Eichmann de moins serait le jour où en réalité un être humain serait revenu. Donc la force susdite est la chance de dire la vérité, ôtée à aucun d'entre nous. Donc le terme de faute collective est complètement dépourvu de sens⁷.

Le cas "mass-media"

Supposons qu'il nous est déjà arrivé de nous demander en lisant le journal, en écoutant la radio ou en regardant la télévision: *Qu'est-ce que je fais là? Qu'est-on en train de me faire?* Anders dit ce qui se passe: les mots ne sont plus pour nous *quelque chose qui se prononce mais quelque chose qui s'écoute*; la parole n'est plus pour nous *un acte mais une réception passive*; ce faisant nous devenons des *êtres infantiles, au sens étymologique du terme - des enfants qui ne parlent pas encore*. Or un homme qui ne parle plus lui-même n'a plus rien à dire: *un type d'homme qui, parce qu'il se contente d'écouter, de toujours écouter, n'est qu'un "serf"*. Nous ne pouvons pas répondre à des personnes qui parlent tout le temps, pas même à celle qui semble nous adresser personnellement la parole. Il ne nous est pas permis d'intervenir dans aucun des événements dont le vacarme déferle autour de nous. Rappelant que ces lignes furent publiées il y a plus d'un demi-siècle, nous ne pouvons que reconnaître avec lui *la situation parfaitement contradictoire où l'homme fait l'expérience d'un prétendu "monde" sans pouvoir s'adresser à lui, alors que ce "monde" ne tient pas compte de l'homme auquel il s'adresse pourtant en permanence*. La thèse qu'il y aurait là un processus d'aliénation paraît dépassée: elle suppose encore, quelque part, un "moi" ayant un "soi", un autre monde que le fantôme médiatique appelé "monde". Mais, demande Anders: *peut-on dépouiller celui qui est déjà dépouillé? Peut-on dénuder celui qui est déjà nu? Peut-on encore aliéner l'homme de masse à lui-même? L'aliénation est-elle encore un processus ou n'est-elle déjà plus qu'un fait accompli⁸?* Inutile ici de rendre compte du détail des minutieuses et passionnantes discussions engagées dans ce livre: Anders a été suivi, de manière avouée ou non, par d'innombrables exégètes des mass-media, de l'information et de la communication, bardés des disciplines et des départements universitaires que le demi-siècle passé n'a pas manqué d'instituer. Pour autant, la justesse de pointe des propos d'Anders ne peut que frapper, et redoubler la demande de réponse: comment affronter pareil diagnostic, quand il est devenu quasi "naturel" et pas moins contradictoire? Anders répond au moins trois fois.

Première réponse: *l'humanité véritable commence là où la distinction des fins et des*

⁷N, p.49, 67, 68, 107, 115, 124, 126, 136. Dans le cas du pilote de l'avion de reconnaissance qui a survolé Hiroshima avant qu'on y lâche la bombe, torturé par le remords et interné psychiatrique d'abord volontaire puis contre son gré, Anders ne sera pas moins clair: Eatherly est du côté de ceux qu'il a assassinés (M, p.157).

⁸O, p.119, 128, 149, 151, 168.

moyens perd son sens (que l'on défende ou non la justification des uns par les autres), là où les moyens aussi bien que les fins sont à ce point imprégnés du style même des us et des coutumes qu'on ne peut les distinguer. Reconnaissons, dit Anders, que *ce qui nous mobilise et nous démobilise, nous informe et nous déforme, ce sont les moyens eux-mêmes; que les instruments ne sont pas de simples objets que l'on peut utiliser mais qu'ils déterminent, par leur structure et leur fonction, leur utilisation ainsi que le style de nos activités et de notre vie, bref qu'ils nous déterminent*. Premier pas de la responsabilité, donc: la reconnaissance que nos automates ne sont pas des choses, de prétendus simples "moyens", mais *des maximes réifiées, des façons d'agir coagulées*⁹.

Deuxième réponse, qui identifie ces maximes ou façons: *l'ambiguïté* propre aux médias de masse consiste à mettre leur destinataire hors d'état de *distinguer entre vivre un événement et en être informé, entre l'immédiateté et la médiation, entre un objet et un fait*. Là où nous entendons "nécessaire", "historique" ou "naturel", "évident" ou "c'est ainsi", nous avons donc affaire à une forme de jugement paradoxal, en ce qu'il prétend renoncer à sa forme de jugement: on veut *faire croire au consommateur qu'on ne veut rien lui faire croire*. Deuxième pas de la responsabilité, donc: la marchandise de "l'information" ou des "nouvelles" n'est qu'un *jugement camouflé qui se recommande à nous par sa simple apparition*. C'est un *préjugé qui, comme tout préjugé, dissimule son caractère de jugement* - il suffit donc de le reconnaître pour lui refuser ce qui l'enveloppe, son caractère indiscutable. Pour à nouveau juger par nous-mêmes, il suffit de *cesser de prendre le jugement qu'on nous livre pour la réalité elle-même*¹⁰.

Troisième réponse enfin: comme processus largement dépassé et fait accompli, notre réputée "aliénation", loin de l'évidence quasi naturelle pour laquelle nous la prenons aujourd'hui, peut encore nous apprendre quelque chose. Si Anders évoque la *littérature considérable* occupée à disséquer *origine, étiologie, et symptomatologie* de l'aliénation, c'est pour rappeler aussitôt *l'entrain et la désinvolture* avec lesquels l'usage de ce terme désamorce la portée du mot issu du vocabulaire révolutionnaire. Loin du scandale expressément rapporté au travail, à la marchandise, à la liberté et à la propriété, la banalisation du terme en pulvérise le sens: le monde aliéné n'est plus une raison de se révolter mais le monde familier, *un monde où l'apparence de la familiarité s'empare de tout ce qui est lointain et étranger pour en faire quelque chose qui est ici*. L'omni- (et vide) présence médiatique aujourd'hui écrasante (*familiarisation plus que familiarité*, très loin d'une véritable vulgarisation, précise-t-il d'ailleurs) trouve bien ici son ressort sinon sa raison, dont il faut au moins citer l'expression désopilante, et iconique, sous la plume d'Anders: *Quand la présentatrice apparaît sur l'écran, elle me réserve les regards les plus appuyés en s'inclinant vers moi avec une spontanéité affectée, comme s'il y avait quelque chose entre nous!!* Les propos de Voegelin nous feront revenir sur ce que ce dernier appelle quant à lui *idiomes de l'aliénation*, mais qu'il suffise ici d'enregistrer ce motif de résistance: aussi répandue soit-elle, la situation qu'est notre "aliénation" n'a rien d'invisible, rien de la transparence pour laquelle elle prétend se faire prendre¹¹.

Le cas "bombe atomique"

Archétype de la puissance outrepassant toutes les limites de la compétence (qu'on appelle celle-ci "politique" ou pas), la bombe l'est aussi de *la bêtise, dont l'importance est toujours proportionnelle à celle des conséquences qui lui échappent*. L'inquiétude d'Anders sur ce thème (un combat permanent pendant les trois dernières décennies de sa vie) ne perd

⁹id., p.118, 332.

¹⁰id., p.182, 184, 187.

¹¹id., p. 137 à 139.

curieusement rien à être rapportée à la situation d'aujourd'hui, apparemment oubliée du militantisme anti-nucléaire. Le diagnostic, d'abord, rappelle les deux "cas" précédents, en y ajoutant les massacres de masse qu'Anders, disparu en 1992, n'a qu'à peine connus (Ex-Yougoslavie, Rwanda...entre autres). Plus que jamais en effet, nous pourrions écrire avec lui que *nous sommes entre les mains de médiocres qui usurpent la place de Dieu*; plus que jamais nous avons dû réapprendre qu'*on hésite moins, par exemple, à liquider cent hommes d'un coup qu'à en tuer un seul*. Mais plus que jamais aussi nous savons que *le refus de participer à un crime ne vaut pas l'annulation de ce crime, et que la vraie conscience ne se contente pas du refuge dans le "domaine de compétence"* (Anders a-t-il prévu le règne si actuel de l'expertise zélée? Il est en tout cas on ne peut plus clair là-dessus: *en appeler à la compétence est une preuve d'incompétence morale!*). Bref nous sommes de mieux en mieux placés, si l'on ose dire, pour savoir comme lui qu'*il n'y a probablement jamais eu d'époque où la méchanceté a découlé aussi exclusivement de la bêtise*¹². En quoi donc consiste ici la responsabilité, qu'on l'appelle réponse, correspondance, résistance ou récalcitrance?

La clairvoyance impitoyable du diagnostic n'a d'égale que la radicalité des propositions d'Anders. D'abord *nous ne pouvons plus ne pas pouvoir*. "On ne peut tout de même pas faire cela", disait-on encore naguère, et souvent admirablement (les "Justes"): c'en est fait, là aussi - non seulement nous avons pu, mais nous ne pouvons pas ne pas avoir pu. Or la perte de cette possibilité de ne pas pouvoir a *un sens au plus haut point singulier: cette possibilité est perdue pour nous parce que nous ne pouvons plus la perdre - nous sommes à la merci du plus dangereux, comme c'est le cas avec l'arme nucléaire*. Dans ces conditions dit-il, ne pas se laisser intimider: *l'échec répété n'interdit pas la répétition de la tentative. Nous sommes nous aussi la res publica: renoncer à nous "immiscer" c'est manquer à notre devoir démocratique*. S'il n'y a certes rien de plus épouvantable que de regarder la réalité en face, Anders propose aux découragés cette maxime issue tant du cynisme que de l'amour des hommes: *Et si je suis désespéré, qu'est-ce que cela peut bien faire? Continuons comme si nous ne l'étions pas!* Moins emphatiquement ou ironiquement, cela veut dire: *l'espace dans lequel nous devons sauter est celui de la politique*. Refusant de se reposer sur le moindre espoir (celui que recèlent par exemple les expressions trop commodes de "menace de l'humanité par elle-même" ou "suicide de l'humanité"), intégrant résolument notre humanité qui ne retient rien d'autre que des coupables ou bien des victimes, il écrit: *notre travail a pour nom "combat"*. *La décision de savoir si notre temps continuera ou non est entre nos mains*: en tant que dimension du possible, ce temps n'est plus *l'espace de jeu* de notre liberté mais *l'objet* pur et simple de celle-ci. Anders écrivait en 1959 *Hiroshima est partout*, et en 1986: *Tchernobyl est partout*. Peu important donc le lieu et le temps, l'occasion et l'ampleur: à moins que nous voulions *n'avoir jamais existé*, le combat politique s'impose¹³.

Voegelin: le problème de la société criminelle

Du point de vue littéraire, la farce - et non la tragédie - est la forme de représentation qui convient le mieux à la problématique du nazisme. Ce point de départ nous convient parfaitement: il suffit aujourd'hui de nos yeux et de nos oreilles pour convenir que nos représentations les plus communes (un journal ou un "talk-show" télévisés et la publicité commerciale qui les entoure, par exemple) s'acclimatent au grotesque, à la bêtise affichée, diffusée, renouvelée. Voegelin nomme "pneumopathologie" cette maladie non de l'âme mais de l'esprit, qui conditionne la *politique apolitique* reconnue de nos jours: *l'homme mutilé par une existence non publique ne cesse pas pour autant d'être un membre de la société, ni*

¹²M, p.47, 49, 53, 56, 57, 69, 153.

¹³id, p.97, 99, 152, 154, 155, 161, 239, 261, 293, 316, 324.

un homme ayant une volonté politique. Situation contradictoire qui rappelle les propos contemporains d'Anders de même que ceux de notre propre anthropologie (entre autres Sloterdijk et ses "sphères": nous manquons de souffle, mais il s'agit de respirer...), mais que Voegelin rapproche d'auteurs comme Doderer ou Musil, qui forgent l'expression de "deux réalités": *l'homme ne vit plus dans la réalité mais dans son image fautive de la réalité, qui prétend cependant être la réalité authentique. Lorsque survient cet état pneumopathologique, il y a alors deux réalités: la première réalité dans laquelle vit l'homme normalement organisé, et la seconde réalité dans laquelle vit donc l'homme pneumatiquement troublé*¹⁴.

Le résultat de cette affaire minutieusement examinée par Voegelin est cela

qui nous occupe ici: *le mystère de la complicité dans le mal de ceux qui semblent ne pas être mauvais.* L'objet de ses cours à l'Institut de science politique de Munich consiste expressément à faire voir et sentir ce prétendu mystère: *rendre vivantes ces expériences*, dit-il avant d'en proposer une explication. Au passage, il administre des coups sévères à la bêtise ordinaire: *un très grand nombre d'Allemands se sont montrés particulièrement stupides et le sont encore aujourd'hui en grande partie sur le plan politique.* Mais il n'est pas moins sévère avec les *idiomes de l'aliénation* théorisés par les noms certes les plus admirables du siècle passé, Marx et Nietzsche, Freud et Weber. Il y voit le refus catastrophique de reconnaître tout esprit ou raison (masque des pulsions ou idéologie conditionnée par la classe) et même valeur (rationalisation des désirs) à une humanité dès lors privée de toute transcendance comme de toute communauté d'esprit, livrée à elle-même, volonté nue dont on s'étonnera peu qu'elle se soit monstrueusement produite¹⁵.

L'ensemble se laisse résumer en fin de cours: *La nature du problème ne sera peut-être pas immédiatement saisissable - parce que la vie dans l'asile de fous qu'est notre temps devient tellement une habitude pour beaucoup de gens qu'ils ne réagissent plus d'une manière sensible à la forme grotesque prise par l'espace public...* Mais: *les premiers pas pour guérir du mal consisteraient à provoquer la prise de conscience du mal et à ouvrir la situation à une discussion publique.* Voegelin n'a d'autre ambition que de contribuer à une telle prise de conscience¹⁶.

Des provisions pour la route

C'est au bout du compte ce qu'on peut demander à et obtenir de ces si proches précédents. On n'aura donné ici sans doute qu'une idée, qu'on espère sinon faite du moins tentée de se faire, de l'étonnante proximité de ces propos, aussi bien entre eux qu'avec notre temps. Partout ils insistent, s'installent comme parlant de ce que nous voyons tous les jours de telle manière que, dedans jusqu'au cou, nous avons un mal fou à seulement voir¹⁷. Que disent-ils

¹⁴H, p.89, 98, 331. Les propos d'Anders sont ici on ne peut plus proches: on exige de l'homme (en général) qu'il incarne en même temps deux types d'existence absolument distincts: qu'il se comporte de façon "conformiste" quand il travaille, et qu'il cesse d'être conformiste quand il "agit"; qu'il mène par conséquent la vie d'un schizophrène, une vie dominée par un décalage irréductible entre deux genres d'activités contradictoires. Une telle exigence de schizophrénie est quelque chose de si monstrueux qu'en comparaison, toutes les exigences – même les plus démesurées – imposées par les morales du passé apparaissent comme d'aimables suggestions (O, p.324-325)

¹⁵id, p.22 (préface d'un des éditeurs américains, B. Purcell), 33, 37, §47, 49, 50, & p. 321 à 338. Signe de notre temps, le livre récent d'un philosophe français développe dans le même sens le titre repris au documentaire de Leni Riefenstahl sur le congrès du parti nazi de 1934: le "triomphe de la volonté" ne peut être que celui de son contraire concomitant, la résignation ou le fatalisme dont on peut craindre de nouvelles formes, quoique nous ayons dépassé les anciennes. Voir Christian Godin, *Le triomphe de la volonté*, éd. Champ Vallon 2007.

¹⁶id, p.339.

¹⁷Le visage du crime accompli nous regarde fixement. Nous le fixons à notre tour, les yeux grands ouverts, tellement nous sommes saisis d'horreur. Mais voyons-nous les yeux grands ouverts? Voyons-nous avec l'esprit?

du propre de notre expérience, de ces morceaux de puzzle que nous en attendions?

D'abord qu'on peut s'attendre à tout sans trembler: sans rien diminuer de la situation extrême dont ils traitent, qu'ils traduisent aussi crûment que ses atrocités grotesques l'imposent, ces rapports allègent curieusement son poids. Peser vraiment n'est pas alourdir, comme nous sommes souvent tentés de croire. Ces textes, ou plutôt ces voix, se moquent de charger encore un tombereau dont ils ont cessé de croire à l'effondrement: le terrorisme vertueux (nos indignations régulières et si sérieuses: Non! Pas ça! Plus jamais ça!) qui compte avec et sur l'insupportable pour s'en débarrasser, n'est pas leur fort. On ne fera pas justice en criant à l'injustice, à l'heure où règne précisément leur confusion, du travestissement à la substitution. C'est déjà beaucoup pour nous, sinon trop – mais pourquoi pas essayer ce genre d'*élongation morale* dont le style même de ces textes donnent l'exemple au-delà des exemples d'Anders: *si vous voulez clarifier les problèmes d'une société corrompue, il faut les représenter sous forme burlesque*¹⁸. Nous ne manquons pas d'occasions aujourd'hui: la moindre lecture de journal, la moindre écoute de "nouvelles", suscite déjà l'écho automatique de nos rires conformes – mais on voit qu'il suffit de peu pour insérer dans ces failles une repolitisation possible.

Un autre morceau de puzzle pas loin du précédent - encore plus difficile à mettre en place mais pas plus impossible - concerne l'une des causes les plus tenaces de notre sentiment d'impuissance, ce que nos "Plus jamais ça!" font semblant d'ignorer, la répétition apparemment inexorable du pire. Anders dit les choses non seulement comme elles sont en son temps mais comme elles n'ont cessé de devenir: *"l'instrumentalisation" et le conformisme dominant aujourd'hui plus que jamais, on ne voit pas ce qui pourrait s'opposer à ce que l'horreur se répète et on ne voit pas non plus pourquoi un Érostrate à qui, un beau jour, il passerait par la tête de commettre un "génocide" ou tout autre crime du même genre devrait douter ne serait-ce qu'un instant de la ferme collaboration de ses contemporains. Il peut dormir tranquille. Ils ne le laisseront pas tomber et rejoindront même leurs postes par essaims motorisés*¹⁹. Comme on sait, c'est exactement ce qui est arrivé en Ex-Yougoslavie, où Érostrate s'est appelé Milosevic. Or, là-dessus, il s'agit non seulement avec nos auteurs d'apposer le style burlesque (dont la référence à Érostrate témoigne encore) mais aussi d'opposer une résistance ferme, un combat de tous les instants: ce n'est pas bien que mais parce que nous n'en finirons jamais avec ces répétitions qu'il est hors de question de cesser de les combattre. Croire et clamer un "plus jamais" est le moyen le plus sûr de la répétition. La condition de la résistance est claire, quelle que soit la difficulté à mettre en place ce morceau-là, à l'intégrer à notre expérience vivante: on ne peut assumer les conséquences d'une telle radicalité (= cessons de diaboliser la répétition), dit Anders²⁰, *qu'en l'accompagnant d'une inlassable activité didactique* (on reconnaît aussi bien la *prise de conscience* et la *discussion publique* dont parle Voegelin), sans même attendre qu'une telle activité porte ses fruits.

L'actualité de ces textes pourrait inciter à bien d'autres lectures et rapprochements - pansements ou pensements de nos maux d'aujourd'hui. Leur ultime leçon est peut-être cette réserve secrète qu'ils laissent généreusement à notre demande si inquiète de ressources politiques ou morales. "Cause commune" va bien: si ceux-là ont su – d'ailleurs sans se parler, autant qu'on sache – élaborer et présenter aussi publiquement ce que l'existence publique semblait et semble encore vouer aux gémonies de l'invisible et du transparent, de

(id, p.306).

¹⁸id, p.279.

¹⁹O, p.323.

²⁰id, p.328-329.

l'indifférence et de l'absence, comment ne pas compter sur et peser avec la persistance de pareilles lucidités de nos jours? Anders et Voegelin échappent (pour l'instant!) aux "reconnaisances" futiles et tonitruantes que le goût des commémorations aménage chaque jour pour les oublier le lendemain. Tant mieux donc: il est des actualités faites pour décourager toute action – mais c'est le contraire avec ces neuves paroles, qui ne nous parlent, de si loin et de si près, que pour nous armer un peu plus de ce qu'il faut, la patience du combat en temps de "paix".

Gilles Clamens – gilles.clamens@wanadoo.fr